

Chantal Saint-Jarre, *Du sida : l'anticipation imaginaire de la mort et sa mise en discours*, Paris, Denoël, 1994, 267 p.

Victor Armony

Marginalité et exclusion sociales  
Numéro 22, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002215ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/1002215ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)  
1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Armony, V. (1994). Compte rendu de [Chantal Saint-Jarre, *Du sida : l'anticipation imaginaire de la mort et sa mise en discours*, Paris, Denoël, 1994, 267 p.] *Cahiers de recherche sociologique*, (22), 141–145.  
<https://doi.org/10.7202/1002215ar>

Chantal Saint-Jarre, *Du sida: l'anticipation imaginaire de la mort et sa mise en discours*, Paris, Denoël, 1994, 267 p.

Croit-on que tout a été dit ou écrit sur le sida? Voici pourtant un volume d'une originalité indéniable qui propose l'approche de ce thème difficile à travers des catégories qui mobilisent un regard profondément éthique sans pour autant sacrifier la nécessaire distance analytique par rapport à l'objet étudié. Telle est la tâche: rapporter la rage et la douleur des personnes promises à une mort prochaine, les écouter pour mieux les accompagner mais aussi pour mieux nous comprendre comme société. S'interdisant de «psychologiser» le sida, l'auteure interroge le discours que les personnes séropositives tiennent dans l'intimité du cabinet de psychothérapie ou du groupe de soutien. En donnant la parole aux malades et aux mourants — ainsi qu'à leurs proches et à ceux qui les accompagnent —, elle veut aussi contribuer à l'émergence d'un discours alternatif sur le sida. Cette démarche, qui a pour origine une thèse de doctorat en littérature, vise en effet à accorder «le plus large écho au malaise dans la civilisation provoqué par le surgissement du VIH, virus sexuellement transmissible et, dans l'état actuel des recherches, toujours mortel» (p. 12). À la différence des autres causes majeures contemporaines de décès (le cancer, les maladies cardiaques), le VIH nous oblige à prendre conscience des préjugés et tabous de langage qui entourent l'irruption de cette *maladie de l'Autre*. Ce livre nous propose d'envisager l'imaginaire du sida comme fait social et, surtout, comme fait de langage.

Sur la base d'une expérience de trois ans de travail auprès de personnes porteuses du VIH durant la «première décennie» du sida (1980-1990), l'auteure examine le discours sur ce virus à travers l'écoute psychothérapeutique de la parole des personnes affectées, une parole qui réfracte de multiples discours: celui de leurs familles, des séronégatifs, des institutions, des médias, etc. Dans une perspective proprement clinique, l'auteure constate que les personnes concernées par le sida ont besoin d'un contexte d'énonciation pour échapper à l'«euthanasie sociale» imposée par la logique de la peur et de la culpabilisation. La création de «groupes de parole» répond à ce besoin, car ils permettent de rompre l'isolement: les personnes concernées souffrent et la seule réponse à cette souffrance, c'est la mise en mots de ce dont ils souffrent. L'auteure soutient que l'efficacité de ce type d'intervention réside dans la possibilité de donner sens à la vie et au temps qui reste à vivre: il s'agit de «dire le VIH en le révélant aux autres du groupe et à la thérapeute» (p. 31). Grâce à une démarche d'objectivation par la verbalisation, la parole devient un lieu plutôt qu'un moyen. Naturellement, la fonction phatique (la dimension du contact) prédomine dans ce genre d'expérience de communication.

Le livre se divise en quatre chapitres au fil desquels se tisse un parcours complexe. Le premier chapitre nous présente la = réalité des hémophiles affligés par le VIH, qui doivent se battre autant contre une maladie que contre des signifiants: ils tentent d'échapper au stéréotype des «quatre H» (qui correspond aux groupes à risque: les Haïtiens, les hémophiles, les héroïnomanes, les homosexuels), mais cela peut les amener dans le piège d'un autre stéréotype, celui

des «victimes innocentes» à distinguer des «coupables». L'auteure nous rappelle que la communauté hémophile est touchée par une importante séropolyvalence; des 2300 hémophiles que l'on compte au Canada, presque la moitié sont infectés par le VIH, en grande partie à cause des transfusions de produits sanguins contaminés. Le sang, symbole de force et de vie pour les hémophiles, est ainsi devenu pour eux l'emblème de la mort:

[...] le sida les a introduits à une guerre sans merci dont les enjeux ne sont rien moins que le commerce du sang et des produits sanguins, le sexe, l'argent et la mort anticipée. Le sida a, en quelque sorte, militarisé leur vie (p. 67).

Dans le chapitre suivant, l'auteure nous présente le cas de Joseph, un homme dans la quarantaine qui a été «catapulté au pied du mur de la mort» lorsqu'il a appris sa séropositivité. Nous connaissons ainsi une expérience intense d'accompagnement thérapeutique qui met en relief le passage de la panique et de la désorganisation psychique déclenchées par le diagnostic au travail d'élaboration de la séparation d'avec soi, d'avec les autres, puis d'avec la vie même. En relatant l'expérience de cet homme, l'auteure vise à «apporter un certain éclairage sur la séropositivité et le sida comme événements autour desquels et à propos desquels se croisent — ici à travers la parole de Joseph — des discours d'origine, de forme, d'organisation et de fonction différentes» (p. 73). Joseph devient, par exemple, la cible des préjugés homophobes de la part de ses collègues de travail et des propos morbides de certains intervenants. Se savoir stigmatisé, comme «homosexuel» et comme «séropositif», se voir questionné quotidiennement par la qualité du liquide biologique qui coule dans ses veines, ce sont les construits sociaux qui se superposent à la douleur et à l'anticipation de la mort.

Devant la demande d'assistance d'une personne infectée par le VIH, il n'est pas question de chercher à la consoler, à la conseiller ou à l'encourager. On doit plutôt lui assurer une présence qui n'a rien à voir avec la commisération: «Le thérapeute est ainsi celui qui vient prendre rang pour se mêler, à sa façon, des effets de la lutte que la science mène contre un malheur du corps charnel et sexué» (p. 117). Or l'auteure nous avertit: l'accompagnateur du malade doit lui-même être accompagné dans cette expérience bouleversante qui consiste à partager la perspective de la mort. Dans le troisième chapitre, qui porte précisément sur l'accompagnement des personnes atteintes du sida, elle nous signale que la notion de «soin palliatif» sert à désigner un soin non curatif qui vise à diminuer et à soulager les douleurs et à améliorer le confort du malade. Les accompagnateurs qui apportent un soin palliatif — et qui mettent donc au premier plan l'aspect relationnel — doivent s'ouvrir au partage de la condition mortelle, ce qui implique le partage du mystère et de l'inconnu de la mort.

Le dernier chapitre, intitulé «Un deuil impossible», est celui qui puise le plus dans l'arsenal conceptuel de la psychanalyse. L'auteure avance que le diagnostic de séropositivité déclenche chez le sujet un travail de deuil concernant sa fertilité et sa progéniture:

Dans l'expérience hors temps et le choc que vivent les personnes qui apprennent un tel diagnostic, il y a la reconnaissance plus ou moins claire de cet arrêt dans la filiation, de cette castration génétique [...] (p. 219).

Cette douleur, l'auteure l'appelle la «douleur de l'enfant-mort». La personne infectée doit entreprendre le difficile deuil de sa maternité ou de sa paternité virtuelle, la séropositivité et le sida affectant surtout les jeunes adultes, donc des individus actifs et capables de reproduction biologique et de transmission de la vie. Qu'ils soient homosexuels ou non, les individus séropositifs entrent dans la douleur de l'enfant-mort. Ils se voient poussés à réfléchir au lien de filiation et, éventuellement, à renoncer à tout projet relatif à leur participation à la reproduction humaine. Ce deuil constitue, selon l'auteure, l'archétype des deuils identitaires imposés à un sujet séropositif: le signifiant des pertes, des séparations passées et à venir.

Ce livre est d'une qualité intellectuelle remarquable. Je me permets, cependant, de soulever un problème ayant trait aux ancrages épistémologiques de la démarche. Il est possible de dégager de cette recherche deux versants: d'une part, l'observation de la mise en mots des processus intrapsychiques liés au drame de la maladie et de l'exclusion; d'autre part, l'analyse du discours et des représentations sociales autour du sida. Dans les deux cas, le matériel empirique est le même: le témoignage des personnes concernées par la crise de la séropositivité. Ce sont pourtant deux projets épistémologiques différents: l'interrogation du vécu ouvre à des univers signifiants qui relèvent du collectif (les approches ethnométhodologiques l'ont suffisamment montré), mais elle ne débouche pas nécessairement dans la mise au jour des contraintes sociales de l'énonciation. Autrement dit, tout sujet est «porteur» de discours social, mais cela ne signifie pas que le «discours social», en tant qu'ensemble de règles de production sociale du sens, s'incarne dans chaque sujet singulier.

Dans la mouvance d'un *retour du sujet* dans les sciences humaines (tributaire de la crise des paradigmes structuralistes et fonctionnalistes), on assiste à la prolifération d'approches dont le principe d'intelligibilité se situe sur le plan du «subjectif». Ces approches privilégient une stratégie d'analyse intensive plutôt qu'extensive, attribuent une valeur primordiale au domaine du vécu et mettent en œuvre des formes d'empathie, d'intuition, de compréhension ou d'engagement éthique entre le chercheur et son objet. La question de la généralisation, un aspect clé du programme positiviste, est très souvent mise de côté, considérée comme non pertinente. Or le domaine du réel vers lequel le sociologue oriente sa démarche de production de connaissance est en essence l'«environnement» supra-individuel des manifestations singulières plutôt que leur «intérieurité». Un bel exemple de cet enjeu peut être trouvé dans l'œuvre de Max Weber. En adoptant une approche compréhensive, il insistera sur le fait que l'objet de la sociologie est spécifique et

qu'il ne doit pas être confondu avec d'autres données psychiques<sup>2</sup>. Même si le lien de compréhension comporte, en quelque sorte, un traitement de phénomènes de la psyché — le *sens* de l'action faisant partie d'une configuration de motivations, désirs, sentiments, etc. —, le chercheur n'est attiré que par des relations signifiantes pouvant être mises en rapport avec des modèles probabilistes («idéaltypes»). Selon Weber, en effet, la société est traversée par des significations «typiques» par rapport auxquelles les conduites individuelles se distribuent de manière plus ou moins conforme.

Même si le travail de Chantal Saint-Jarre ne se réclame pas du domaine sociologique, il entend toutefois accéder à une configuration d'éléments cognitifs et émotionnels qui touchent à la manière dont nos sociétés représentent la maladie et la mort. À travers l'exploration du vécu de personnes séropositives ou atteintes du sida, l'auteure vise à montrer en quoi cette maladie nous rappelle notre «condition de sujets voués à la mort par la reproduction sexuée». Elle suggère que la confrontation avec les réalités de la mort anticipée fait en sorte que la peur irrationnelle de la contamination mobilise des préjugés visant en dernière instance à la «désocialisation maximale» des personnes infectées, par le biais d'attitudes stigmatisantes qui découlent de l'association sida-maladie honteuse dans l'imaginaire social. Ces remarques sont extrêmement intéressantes (ainsi que prometteuses en tant que pistes de recherche), mais elles demeurent des hypothèses qu'on pourra vérifier seulement par le biais de l'analyse comparative et systématique des différents discours sur le sida qui circulent dans la sphère privée et publique. Cela n'exclut pas l'analyse de corpus générés dans des situations d'interaction interlocutoire, par exemple l'échange psychothérapeutique. Il faut cependant tenir compte du fait que l'éruption du sida comme phénomène social a entraîné le développement d'une modalité spécifique de sémantisation de l'altérité (c'est-à-dire une façon de désigner et de qualifier la différence) qui fait appel à des procédures idéologiques plus larges. Le choix des matières signifiantes à analyser ainsi que le type d'approche retenue doivent relever d'une problématisation du «lien entre les produits (les discours) et de leurs conditions de production»<sup>3</sup>.

Du point de vue formel, on regrettera un certain désordre dans la structure du livre. Les chapitres sont très longs et couvrent beaucoup d'aspects factuels et conceptuels sans l'organisation serrée qu'on peut espérer d'un ouvrage de nature scientifique. Leur segmentation en sections plus rigoureuses sur le plan thématique et méthodologique aurait sans doute aidé le lecteur qui veut se référer en particulier à l'un ou l'autre des points clés de la démarche.

---

<sup>2</sup> Max Weber, *Essais sur la théorie de la science* (trad. par J. Freund), Paris, Plon, 1965.

<sup>3</sup> Eliseo Véron, «Remarques sur l'idéologique comme production de sens», *Sociologie et sociétés*, vol. 5, no 2, 1973, p. 45-70.

Enfin, malgré les critiques qui peuvent être formulées, cet ouvrage a le mérite indiscutable de contribuer à une meilleure connaissance des enjeux discursifs de «cette pathologie virale qui conjugue tout uniment le sang, le sexe et la mort» (p. 80).

Victor ARMONY  
GRADiP / Département de sociologie  
Université du Québec à Montréal

Daniel Welzer-Lang et Jean Paul Filiod, *Les hommes à la conquête de l'espace... domestique. Du propre au rangé*, Montréal, VLB/Le Jour Éditeurs, 1993, 355 p.

Au cours des dernières décennies, les relations entre les femmes et les hommes ont connu des mutations importantes. La vie à deux ne rime plus avec famille et, lorsque c'est le cas, le couple conjugal comme instance surdétermine le couple parental. La désaffection du mariage comme mode de vie commune, la baisse de la natalité, la hausse vertigineuse des ruptures d'unions et les recompositions familiales ainsi que le fait que, désormais, les femmes et les mères exigent une répartition plus égalitaire des tâches domestiques et des soins à donner aux enfants, sont autant de signes révélateurs du changement.

Comment les hommes répondent-ils à l'appel lancé par les mères et les femmes en faveur d'un partage des ressources et des responsabilités au sein du ménage? C'est à cette question que ce livre tente de répondre, en explorant les différentes attitudes masculines face au propre et au rangé. Welzer-Lang et Filiod ne sont pas les premiers à s'aventurer sur ce sentier, et l'on se souviendra des travaux de Jean-Claude Kaufmann, chercheur au CNRS, qui a publié un livre intéressant et au titre fort évocateur: *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*<sup>4</sup>. Mentionnons aussi les travaux de Roger-Henri Guerrand sur *Les lieux. Histoire des commodités*<sup>5</sup>.

Mais revenons à nos deux ethnologues de la chaussette sale qui ont vécu au sein des familles, multiplié rencontres et entrevues, partagé les repas avec des couples français. Une approche permettant «entre conversations et entretiens de vivre les activités domestiques de telle ou telle famille, dont la gestion de la nourriture fait partie, de même que la réception des invités. [...] la situation d'entretien et le séjour prolongé produisent donc un principe d'échange implicite

---

<sup>4</sup> J.-C. Kaufmann, *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Nathan, 1992.

<sup>5</sup> P.-H. Guerrand, *Les lieux. Histoire des commodités*, Paris, La Découverte, 1985.